

5 Juin 1848.

Prix: 5 centimes.

1^{re} année. N° 5.

ABONNEMENT.

Paris: 18 fr. — 9 fr. — 4 fr. 50.
Dép.: 30 — 15 — 7 — 50.
Rue du Bouloi, 26.

LE TOCSIN

COMITÉ DE RÉDACTION.

Emile Barrault.
F. Delente, ouvrier.
Affranchir.

DES TRAVAILLEURS.

PARIS, 4 JUIN.

ÉLECTIONS DE PARIS.

L'urne ne sera fermée que demain, nous reproduisons la liste du peuple:

Caussidière.
Pierre Leroux.
Prudhon.
Raspail père.
T. Thoré.
Cabet.
Kersausie.
Ch. Lagrange.
Savary, ex-cordonnier, employé au gaz.
Adam, cambreur.
Malamet, monteur en bronze.

Cette liste sera-t-elle victorieuse? nous l'ignorons; mais ce que nous savons, c'est qu'aujourd'hui les travailleurs ont donné avec ensemble. Le frisson électrique circulait dans les masses, et les membres de la famille populaire ont formé un tout frémissant et compact.

Le peuple de Paris a été admirable. Il s'est uni autour de l'urne électorale comme il sait toujours s'unir derrière les barricades.

Hier, les porteurs des listes des candidats privilégiés ont essayé de les répandre parmi la foule; la foule tendait les mains, en prenait des brassées, et pas une n'ira dans la boîte, toutes ont servi à faire un feu de joie.

Rendons grâce à l'impudence avec laquelle la réaction a démasqué ses batteries, le peuple s'est serré, on ne le désunira plus. Qui donc alors pourra lui résister?

Union et espoir.

Dieu merci, voilà encore une rude besogne de faite!

Que de démarches, que de paroles, que de discussion brûlantes soutenues avec courage! Bon prolétaire, tu as même passé des nuits à examiner la valeur de tel ou tel candidat, abandonnant celui que tu aimais et renonçant à tes sympathies pour assurer le triomphe du principe d'ensemble! Toutes les influences corruptrices se sont évanouies devant l'énergie de ta foi politique.

C'est l'acte d'hommes qui, s'ils ne sont pas libres, sont dignes de l'être. Soyez inébranlables, vous serez libres et heureux, croyez-en ma vieille expérience.

Selon le proverbe, *les affaires faites à jeun sont bien faites*; Dieu seul sait quand votre jeûne cessera, mais vous avez pris l'avenir au sérieux, et l'avenir est à vous.

Proletaire, c'est en vain que tes ennemis couvent avec avidité cette urne électorale qui doit être pour eux la corne d'abondance, de laquelle doivent sortir, pour eux, toutes les garanties de leurs jouissances matérielles. Toi, tu couves le scrutin avec ta foi ardente, comme l'œuf de ta destinée. Quand il sera éclos, nous verrons s'il donnera mâle ou femelle.

Qu'importe après tout? tu dors tranquille, car tu as accompli ton devoir, toi, et si les ouvriers de la grande boutique de constitution ne veulent pas jouer dans le point, tu feras retourner de l'autre. Si tu as embauché tes ouvriers à vingt-cinq francs par jour, sans les rafraîchissements, ce n'est pas pour qu'on te triche.

F. DELENTE.

Avis aux électeurs de la Seine.

Électeurs, faites constater dans vos sections respectives, à la fin de chaque jour de dépouillement de scrutin, le chiffre des suffrages, afin d'éviter les inconvénients du délébile pointage au crayon qui peut s'effacer par le frottement ou tout autre accident.

Manœuvre électorale.

Il n'est pas de petit moyen pour les petites gens; nous publions la lettre suivante qui nous signale une nouvelle intrigue.

Au citoyen rédacteur du TOCSIN DES TRAVAILLEURS.

4 juin 1848.

Citoyen rédacteur,

Lors des premières élections, on avait prévenu les malades, à l'hospice de la clinique, qu'ils exerceraient leurs droits; aujourd'hui ils n'ont reçu aucun avis. Voudrait-on surprendre la religion de ces électeurs ou supprimer l'exercice de leur droit?

Salut et fraternité.

CURREAU.

Les sauveurs de la France.

La liste en est longue. Cela fait vraiment pitié de voir avec quelle superbe tant de pygmées s'offrent à sauver un géant qui souffre à la vérité, mais qui saura bien se guérir lui-même. Il est bon de citer quelques-uns de ces sauveurs, il nous serait impossible de les nommer tous.

1° Henri V. Depuis sa naissance il est réservé à cette mission pour laquelle les courtisans le sacrèrent sous le nom de *l'enfant du miracle*; ce n'est pas une raison pour qu'il en fasse. C'est le mignon de la légitimité. Que le faubourg St-Germain fasse des neuvaines et sème de l'argent en son honneur, le noble faubourg en sera pour ses frais.

2° Le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Ce jeune homme croit que le génie est comme l'héritage d'un oncle d'Amérique, infailliblement dévolu aux neveux! Pour rendre ou pour ôter la liberté aux peuples, il faut de la gloire, et ce libérateur-là n'est connu que par le ridicule.

3° Le comte de Paris. Passons vite. Après avoir paru à la Chambre le 24 février, la noble mère de cet enfant n'a pas commis la faute de revendiquer pour lui le bénéfice de l'abdication de Louis-Philippe.

4° Le prince de Joinville. Parmi les nombreux rejets de la branche cadette, c'est l'élu de la bourgeoisie qui se croit perdue si elle n'a plus de rois. Lui-même a quelque pitié de ces honnêtes gens qu'il compare à des gens qui se joient et demandent qu'on leur tende une gaule.

5° Le duc de Nemours. Oui, l'ex futur-régent lui-même. Il a ses partisans parmi les réactionnaires les plus fougueux qui excluent le prince de Joinville comme un tempérament trop populaciel. Il leur faut un roi qui ait horreur de la canaille et qui vous restaure une belle monarchie, c'est-à-dire un ordre public à faire trembler tous les mécontents.

6° M. Thiers. Le ministre de Louis-Philippe, la doublure de Guizot, se croit seul capable de ramener le calme et le bonheur en France. Saint-Méry, Transnoir, Lyon, les fortifications de Paris, voilà ses titres sans doute. Les fins politiques prétendent qu'il vise à la présidence de la République, si ce n'est même au consulat à vie. On sait que M. Thiers est assez souvent le singe de Napoléon.

M. Victor Hugo. On ne peut pas être poète aujourd'hui et ne pas vouloir gouverner la France, ce serait manquer à sa vocation. Lamartine est au Luxembourg, Victor Hugo voudra peut-être aller aux Tui-

leries. A son avis, tout serait mieux alors. Ne me dites pas que je suis ambitieux, s'est-il écrié dans une réunion; voici une maison qui brûle, je suis pompier, donnez-moi un seau d'eau! Vous comprenez. La maison qui brûle, c'est la France; le pompier, c'est le grand poète, et le seau d'eau, c'est son génie.

Nous pourrions en nommer quelques autres, mais le dégoût nous prend à voir ce pêle-mêle de vanités et d'ambitions qui se ruent sur la France, comme une cohue de méchants médecins sur un malade qui n'a que faire de leurs drogues.

Les viveurs de la République.

Voyez donc ces républicains qui se partagent les résidences de la monarchie, voyez-les s'adjudger à chacun leur lot de ces palais et de ces châteaux vacants. A moi le grand Luxembourg! A moi le petit Luxembourg! A moi St-Cloud! A moi Versailles! A moi Trianon! A moi Compiègne!... Et tandis qu'ils se casent magnifiquement pour rien, le peuple qui les a portés au pouvoir n'a pas de quoi payer son terme.

Puisque le domicile est si beau, le reste doit être à l'avenant. Le mobilier est-il passé de mode, ils en commandent un neuf. Si les ornements manquent, ils réclament des tableaux, des statues, des candélabres, des billards, etc., et tous les embellissements qui flattent leur fantaisie. Le peuple en est réduit aux haillons, et ses créatures s'enveloppent de toutes les molleses du luxe.

A la vue de ces somptueuses habitations, il n'est pas besoin de demander si les tables sont chargées de vins exquis et de tous les raffinements culinaires. Ses festins sont dignes de feu Balthazar. Et le peuple? Il manque de pain. Le souverain a l'estomac creux, les commis sont en noce.

Et ces gens sont des républicains purs? Au lieu de témoigner de la dignité de représentants du peuple qui a renversé la royauté pour assurer son avenir, ne ressemblent-ils pas à des valets de grande maison qui, en l'absence de leurs maîtres, s'amuse à se coucher dans les alcôves tendues de soie, à se dorloter sur le velours, et à siroter le meilleur de la cave?

N'y avait-il pas à faire un meilleur emploi de tous ces palais et de tous ces châteaux? Bâti avec la sueur populaire, ils devaient être affectés à une destination qui rendit au peuple tout ce qu'ils lui ont coûté. Les vieillards et les enfants des travailleurs n'auraient-ils pas dû y trouver des hospices et des écoles?

Où! le peuple a vaincu un gouvernement corrompu, égoïste, contempteur des souffrances de la nation, et ses nouveaux gouvernants imitent les mœurs de ceux qu'il a chassés? Est-ce quand l'Etat va droit à la banqueroute qu'il convient aux grands fonctionnaires publics d'étaler leurs goûts fastueux! Ces gens-là ont un bandeau sur les yeux, ou ce sont des parvenus insolents sans cervelle et sans entrailles qui narquent la misère commune avec un impardonnable cynisme.

Ne se souviennent-ils pas de la fameuse fête du duc de Montpensier? Le peuple était sur le passage de cette file de voitures qui transportaient à Vincennes la fleur de la cour et de la bourgeoisie. Indigné de se voir toujours oublié par des maîtres qui n'oublient jamais leurs plaisirs, il les assaillit de malédiction et de boue. Le cœur du peuple, s'il est brave, retrouvera dans son cœur une malédiction nouvelle, et la boue des ruisseaux de Paris est toujours sous sa main.

Condition des classes laborieuses.

Force bourgeois s'évertuent à soutenir qu'il n'y a point de classes dans la nation, et que tout le monde est peuple; partant que tout est bien. Lâches égoïstes qui sont repus et ne veulent pas que leur digestion soit troublée par les plaintes des affamés! Infâmes payens qui reposent sur des fleurs et ne veulent pas que leur assoupissement béat soit interrompu par les cris de ceux qui se déchirent aux épines!

Voyons donc un peu s'il y a un peuple souffrant et courageux dans sa misère; voyons si à côté des privilèges il n'y a pas une classe de déshérités; voyons si c'est à tort qu'on distingue encore la bourgeoisie et le peuple.

LE SOLDAT.

Ah! vous prétendez qu'il n'y a plus de classes! Dites-nous un peu si c'est parmi tous les citoyens indifféremment que, chaque année, l'armée et la marine recrutent leur contingent de soldats et de matelots. Une partie de la nation ne fournit-elle pas volontairement les deux tiers des officiers de cette levée d'hommes! Ne remplace-t-elle pas sous le drapeau ceux de ses enfants que le sort désigne? Et comment nommez-vous cette partie de la nation au profit de laquelle s'est établi le trafic des remplaçants, ce négoce de chair à canon? Son nom, c'est la Bourgeoisie.

Quant aux fils de l'autre partie de la nation, trop pauvres pour jouir du droit de représentation sous l'uniforme, ils quittent leurs familles, leurs professions, leurs habitudes de liberté pour tenir, pendant sept années durant, leurs membres au commandement de l'Etat, leur esprit sous la baguette de la discipline. Voilà le sort des enfants du peuple!

Avouez que jusqu'à présent l'égalité devant la loi n'est qu'un mensonge, ou vous mentez vous-même.

Ainsi la bourgeoisie paie l'impôt du sang en argent, le peuple le paie en nature. La bourgeoisie est corporellement exempte des charges de la guerre ou de la paix armée, le peuple en est l'éternel corvéable. La conscription l'a mis en coupes réglées. Tous les ans l'élite de sa génération nouvelle est distribuée sous les numéros d'un régiment ou d'un équipage. S'il est moins exposé que précédemment aux chances meurtrières du feu ou du feu, n'est-ce rien que la vie de claustration, d'exercices, de travaux forcés, sous toutes les latitudes où l'intérêt national exige la présence de nos troupes ou de nos escadres? A défaut du boulet, que de causes de vides dans les rangs! L'excès des fatigues, les fièvres des climats étrangers, le regret de la terre natale. Puis, le congé obtenu, est-ce aisément que nos soldats réussissent à se caser dans les travaux civils? Nous nous taisons des infirmités qu'ils rapportent fréquemment du service, sans indemnité. L'Etat les a pris sains et les renvoie estropiés, mais saufs; ce n'est que demi-mal. Certes, de toutes les corvées qui ont si longtemps peiné les classes laborieuses, il n'en est pas de plus afflictive que la corvée militaire. Si vous persistez encore à identifier la bourgeoisie et le peuple, demandez aux mères.

A notre avis, le peuple enrégimenté s'est fait un noble dédommagement de ses sacrifices. Jusqu'à présent c'est là seulement qu'il a pu acquérir un grade et troquer sa giberne contre un bâton de maréchal. La guerre a mis son génie au grand jour, et, si la guerre s'en va, ses preuves sont faites. Quant à la multitude, c'est beaucoup pour elle que la sécurité du vivre et du couvert. Dans l'état actuel de la civilisation, la caserne ou le vaisseau est un équivalent de l'atelier de charité. Car enfin si l'on nie le peuple, niera-t-on la pauvreté!

Les riches savent-ils de combien de privations, de lassitudes, de tortures la pauvreté est faite? Admettons qu'on ne meurt plus d'inanition; le triomphe de la civilisation est-il de maintenir tous ses pauvres en vie? Est-ce vivre que de dépenser du soir au matin une somme prodigieuse d'efforts et de résistances pour subsister? Si la famine ne tue plus d'un coup, elle assassine en détail, à petites saignées, sans scandale. Plus de crises aiguës, mais une maladie chronique qui ronge tout doucement la moëlle de nos os.

LE PAYSAN.

Visitons maintenant le peuple de la campagne, et détournons les yeux du pittoresque de la nature, regardons l'homme.

Dans combien de cantons l'habitation n'est-elle pas insuffisante pour les familles populeuses! Père, mère, filles, garçons, tout cela parce que dans une sorte de promiscuité; souvent même les bêtes sont dans la chambrée ou les gens dans l'étable. Passe encore en

été, le grand air nettoie ces manoirs. L'hiver, tout ce monde s'y entasse autour de l'âtre. Le bois glané dans les forêts voisines, les vieux arbres dépecés, les coupes des haies alimentent ce foyer, d'où s'exhale maintes fois l'acre fumée de la tourbe. Viennent les neiges, les pluies, les boues, les bises, on grelotte, on se sèche lentement sous ces abris mal clos. Le proverbe a beau dire: à brebis tondue Dieu mesure le vent; chez presque tous nos campagnards, l'épiderme durcie au contact de l'air est la piteuse doublure de l'habit d'hiver.

Et tous ne mangent pas du froment à leur faim. Il est plus d'une province où la pomme de terre, le sarrasin, le maïs, la châtaigne forme la base de la nourriture. La miché est le gâteau. Plus rare est le vin, c'est l'elixir réservé aux malades. Le vigneron lui-même ne boit de son crû que la piquette, c'est-à-dire l'eau qui a lavé le résidu de sa vendange. Ailleurs on s'abreuve d'eau pure ou de cidre aqueux, de bière délayée. Quant à la viande, dans certaines localités, c'est le repas des dimanches; presque partout c'est le régal des grands jours de fête, ou du baptême, du mariage, de l'enterrement; triple solennité de la famille. Ainsi, le paysan épuise sa sueur ou pâtit des intempéries de l'atmosphère sans régénérer sa vaillance par les sucs fortifiants de la chair, par la sève vitale de la grappe. D'une main il crée une plantureuse abondance, de l'autre il se mesure les morceaux avec une frugalité chiche.

Vie rude et sobre! la race qui cohabite avec la terre et l'animal participe encore des deux. Régulière comme les saisons qui président à ses travaux, patiente jusqu'à l'impassibilité. Chez le paysan, toute l'énergie se condense à l'extérieur pour se faire une écorce défensive. L'âme ne se dilate qu'avec circonspection, l'entendement reste obtus, si ce n'est en matière d'intérêt où il acquiert une acuité maligne, une cauteleuse astuce; mais l'enveloppe se corrobore. C'est le corps immolant l'esprit à son austerité. La femme, à peine relevée de couche, tire à la charrue; l'homme, toujours courbé sur le sillon ou sous le faix, en a l'échine voutée, mais il ne rompt pas. La maladie se supporte avec la résignation de l'apathie ou de l'avarice. Le médecin est un luxe. Parfois même les mères se consolent de la perte de leurs petits, en disant que les innocents sont plus heureux au ciel qu'ici bas; le mâle visage des pères s'attendrit sur le trépassement d'une bête; qui aide au labeur est de la famille. En revanche, la vieillesse est importune, elle n'est bonne à rien et consomme.

Est-ce donc là le sort de tous les habitants de la campagne? A côté de l'humble toit de chaume monte le toit rouge de tuiles ou miroitant au soleil qui en frappe l'ardoise; à côté de la cabane le château flanqué de tourelles vieilles comme le temps ou singeant la féodalité. C'est là que les grands propriétaires viennent se délasser, pendant l'été, des plaisirs de l'hiver et de la ville. Promenade à cheval ou en calèche, parties de chasse, grands repas, petites comédies jouées dans le salon par les hobereaux et les châtelaines du pays; ce sont leurs passe-temps. Tout est fête chez eux; cependant le fermier tourne et retourne la terre pour en tirer de quoi entretenir cette magnificence seigneuriale.

Sans doute les paysans possèdent une zone de cette contrée qu'ils labourent. Oh! c'est la conquête d'une longue suite d'ancêtres besogneux qui, jour par jour, sou par sou, grossirent le pécule enfoui, et le convertirent en une maison, en un coin de terre. C'est aussi le présent de la révolution qui mit à l'encan, en détail, les propriétés immenses des ordres religieux et de l'émigration. Les campagnards furent après à la curée; curée, disons-nous, les meilleurs morceaux échurent aux bourgeois qui les ont bel et bien affermés. Mais tous ces petits propriétaires, s'ils ne sont plus attachés à la glèbe, ne sont-ils pas les serfs de l'hypothèque? La terre en culture ne se sèvre jamais d'argent; quand la récolte manque, l'homme y recourt aussi; la ville est prêteuse, mais sur gage. Or, le produit du sol ne couvrant pas l'intérêt du prêt, c'est avec les raffinements de l'abstinence que se fait l'apport. Etrange illusion que de voir un retour à l'âge d'or dans cet émiettement de la propriété rurale! C'est le régime improductif de la loi agraire, à la charge d'une redevance permanente à l'usure.

Faut-il s'étonner si la campagne ne nourrit pas ses habitants? Chaque année, des départements les plus pauvres émigrent des colonies qui vont en quête d'un métier dans les villes, se flattant d'en rapporter tôt ou tard assez d'écus pour acheter un champ. Beaucoup partent, combien reviennent! Les travailleurs des villes touchent un salaire, mais l'épargne est difficile, à peine si ce salaire les rassasie.

(La suite à un prochain numéro.)

Grève sur les chemins de fer.

Un journal annonce que les ouvriers mécaniciens et autres employés à l'exploitation du chemin de fer de Paris à Versailles et à Saint-Germain, sont venus annoncer à M. Pereire qu'à dater de lundi ils cesseraient leurs travaux.

Que voulez-vous? MM. les administrateurs se liguent contre le projet du gouvernement, les ouvriers votent à leur façon pour le projet.

Déjà, on se le rappelle, le chemin de fer du Nord avait fait grève. A cette occasion MM. de l'administration se sont donné le plaisir de satisfaire quelques rancunes. La lettre suivante en fait foi.

CITOYEN,

Entré il y a trois ans au chemin de fer du Nord en qualité de surnuméraire, je suis arrivé au rang de chef d'un des plus grands ateliers de France, atelier que j'ai fondé moi-même.

Jamais un reproche ne m'avait été adressé. J'avais l'amitié de mes chefs et des ouvriers, et pourtant mon avenir vient d'être brisé par le caprice de quelques hommes. Je suis révoqué brutalement, sans qu'une enquête que je réclamais et qu'on m'a refusée, ait légitimé cette mesure.

Par suite de la grève des ateliers du chemin de fer du Nord, des bruits calomnieux avaient couru sur mon compte. La cessation des travaux m'était imputée. Ces bruits, que l'administration ne devait pas ignorer, exigeaient de ma part une explication. J'allai trouver l'un de nos administrateurs, M. Emile Pereire, qui me dit qu'en effet un rapport lui avait été adressé contre moi. Par qui, comment ce rapport avait-il été fait, il ne voulut ou ne put me répondre. Du reste, cette accusation était trop évidemment fautive pour servir même de prétexte à ma révocation.

Les motifs réels de la mesure inique qui me frappe, M. Em. Pereire prit soin de me les expliquer lui-même par les reproches qu'il m'adressa.

Voici quels sont les véritables griefs pour lesquels j'ai encouru le déplaisir de M. Em. Pereire:

1° J'ai signé une pétition pour le rachat des chemins de fer.

2° Je professe des principes subversifs, c'est-à-dire que je suis coupable d'étudier les questions du travail au point de vue de l'association et d'une répartition équitable des bénéfices entre le travail et le talent.

3° J'ai été porté, aux dernières élections, sur des listes de candidats parmi tout ce qu'il y a de plus exalté à Paris, c'est-à-dire sur la liste des travailleurs du Luxembourg.

M. E. Pereire, ancien saint-simonien, traite aujourd'hui d'anarchiques les principes d'association qu'il a jadis prêchés. Il est vrai qu'il n'était pas alors administrateur de plusieurs compagnies.

M. E. Pereire, qui reproche à un employé d'avoir été inscrit sur la liste des candidats des travailleurs, a essayé d'arriver à l'Assemblée nationale à la faveur de cette liste, dont il a emprunté vingt noms pour servir de passeport au sien, sur les nombreuses listes qu'il a fait répandre dans les ateliers de Paris.

Enfin M. Emile Pereire, qui fait un crime à un chef d'atelier d'oser partager l'opinion du gouvernement sur la question du rachat des chemins de fer, prétend garder, dans l'administration de l'Etat, l'influence et sans doute aussi la position qu'il a dans diverses compagnies.

Cette prétention résulte évidemment de la menace qu'il m'a faite:

« Je tulerai six ministres, m'a-t-il dit, et si l'Etat reprend les chemins de fer, nous lui indiquerons ceux qui nous ont bien servi. »

Ainsi, que l'Etat rachète ou que les compagnies gardent les chemins de fer (si M. Em. Pereire ne s'exagère pas son importance), voilà la carrière d'un honnête homme brisée par le bon plaisir d'un patron de l'industrialisme. S'il ne s'agissait que de moi, je garderais le silence, mais ce qui m'arrive offre le triste exemple de l'incertitude qui pèse sur les travailleurs, de l'arbitraire, des vexations, du despotisme qu'ils sont forcés de subir, et prouve la nécessité des garanties qui sont depuis si longtemps réclamées par eux.

Ma protestation devait apporter un document de plus à la grande cause dont la France entière s'occupe en ce moment, c'est pour cela que je l'ai faite.

O. VALERIO, ingénieur civil, et chef d'atelier au Nord, ancien élève de l'école centrale, rue Tronchet, 23.

Ateliers nationaux.

Un nouveau recensement sera fait, mardi prochain, de tous les ouvriers employés aux ateliers nationaux. Ce recensement a pour objet de réprimer les abus qui se sont glissés dans la formation des cadres où des inscriptions frauduleuses ont déjà eu lieu.

D'après un arrêté du ministre des travaux publics, la liquidation du compte des ateliers nationaux pendant la gestion de M. Emile Thomas sera soumise à une commission spéciale. Sont nommés membres de cette commission: MM. Roy, inspecteur général des finances; L'Eveillé, ingénieur des ponts et chaussées; Gonsollin, ancien sous-directeur du bureau central des ateliers nationaux.

Le Gérant, Emile BARRAULT.

PARIS. — Imprimerie de LACOUR, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.